37e ANNEE (4e SÉRIE) N° 44 16 DÉCEMBRE 1920

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres, tous les Jeudis

Mgr F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

A. ROZIER
Docteur en théologie, Chanoine honoraire de Langres
DIRECTEUR

Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I. La mort de Jules Lemaître. — II. Sa vie. — III. *La Résurrection de la chair*. — IV. Un type d'« âme vaillante et rayonnante » : Léon Asson. Années d'enfance et d'adolescence. — V. Son Journal de jeune homme. — VI. Le chef et l'apôtre. — VII. Vers Dieu. — VIII. A Dieu. — IX. Le bolchevisme à l'école. — X. Suisse et Vatican : inquiétudes protestantes. — XI. S. François de Sales. — XII. « *Studia Pacis* ».

I. — On a toujours aimé, à l'*Ami du Clergé*, à tenir registre de ce qui peut se savoir de la foi et de la vie religieuse des personnages en vue, des morts édifiantes comme aussi des morts impénitentes, des conversions comme des perversions, et aussi des mouvements d'âme arrêtés à mi-chemin de l'apostasie ou à mi-côte du salut. Le registre a été interrompu pendant la guerre. C'est alors pourtant que la matière en eût été le plus opulente. Bien des lacunes déjà ont été comblées depuis la réapparition de l'*Ami ;* mais, jetant en cette fin d'année un coup d'œil sur ce qui resterait à dire, on se voit en face d'une tâche qui semble indéfinie : ce qui n'est pas une raison pour ne rien dire du tout.

Il y a eu, la première semaine de guerre, la mort de Jules Lemaître. Il s'était retiré, en juillet 1914, au pays natal, en sa maison de campagne de Tavers, au bord d'un ruisselet qui coule là à quelque quart d'heure de la Loire (près de Beaugency). Il était très las. Sans doute se redisait-il les vers de son cher Lamartine :

> Prêtez-moi seulement, vallon de mon enfance,
> Un asile d'un jour pour attendre la mort...

C'est là qu'il entendit le tocsin du 1er août. Il en fut secoué dans ses profondeurs. Non qu'il ait jamais douté de la France : quelques semaines auparavant, alors que déjà couraient des rumeurs de guerre et que quelques confrères de lettres ne cachaient pas devant lui leur inquiétude : — « Soyez tranquilles, interrompit-il avec une gravité soudaine, ce ne sera pas une catastrophe, mais une résurrection. » Mais comment les plus optimistes eux-mêmes eussent-ils échappé à l'angoisse, à la pensée des effroyables sacrifices que la guerre ne pouvait manquer de nous coûter... ? « Le mal national envenima son mal. »

Le lundi matin 3 août, M. Berthier, curé de Tavers (qui a lui-même publié son témoignage dans les *Annales religieuses du diocèse d'Orléans,* 29 janv. et 5 fév. 1916), venait de célébrer la messe quand une personne se présente au presbytère : — « Monsieur le curé, M. Lemaître va très mal, son état s'est aggravé subitement pendant la nuit, on vous prie de l'aller voir. — Mais... M. Lemaître est-il prévenu de ma visite ? Acceptera-t-il de me recevoir ? — Oui, oui, venez vite. »

Le malade avait toute sa connaissance ; il entendait très bien, mais ne pouvait plus parler.

— « Monsieur Lemaître, c'est votre curé qui vient vous voir, et qui vous apporte les secours de la religion. Voulez-vous les recevoir ? » Le malade fait un signe de tête affirmatif. Alors les personnes présentes se retirent, le laissent seul avec le prêtre, qui lui demande après sa confession : — « Monsieur Lemaître, voulez-vous maintenant recevoir le Bon Dieu, faire une bonne communion comme celle que vous avez faite quand vous étiez petit, entouré de votre cher papa et de votre bonne maman ? »

Deux larmes coulent sur ses joues, et il répond par un nouveau signe de tête. — « Eh bien ! dit le prêtre, veuillez m'attendre cinq minutes, le temps d'aller à l'église et de revenir. » Lemaître retrouve toute sa dévotion d'enfant pour recevoir le Viatique et l'Extrême-Onction, s'unissant aux prières liturgiques, se frappant la poitrine au *Confiteor,* faisant le signe de la croix en même temps que le prêtre. Quand tout est terminé, Lemaître prend la main de son curé, l'attire doucement à lui : « Je ne savais tout d'abord ce qu'il voulait, dit celui-ci, puis je compris. Je me penchai, j'approchai ma tête de la sienne, et il m'embrassa, geste touchant par lequel il voulait dire merci et adieu à son curé. »

Le soir, le curé retourna le voir ; mais déjà la connaissance avait disparu. Le malade en retrouva des lueurs intermittentes au cours des deux jours de coma qui suivirent, puis s'éteignit doucement le 5 août.

Les obsèques, à la petite église de Tavers, furent la simplicité même. Jules Lemaître l'avait voulu : quelques semaines auparavant, aux funérailles du vigneron son voisin, en revenant du cimetière, il avait dit en souriant, comme il savait sourire : — « C'est ma répétition générale. » Et, comme on feignait de ne pas comprendre, il expliqua : — « Ce sera bientôt mon tour, je veux qu'on m'enterre aussi simplement. »

Et les circonstances firent la cérémonie plus simple encore qu'elle n'aurait dû être. La mobili-

sation avait dépeuplé le village ; et les chemins de fer étant fermés aux civils en ces jours, il n'y eut ni personnages officiels, ni membres de l'Institut, ni gens de théâtre, ni gens de lettres. Seuls, deux amis avaient pu s'échapper de Paris et arriver, non sans peine, jusqu'à Tavers. Mgr Touchet lui-même, qui avait fait annoncer sa présence, fut empêché au dernier moment par l'impossibilité de se procurer le sauf-conduit nécessaire.

II. — Cette fin chrétienne n'a pas surpris. Elle était attendue, espérée fermement. Il avait perdu la foi : à quel âge et comment, nous ne savons pas. Assez jeune probablement [1]. La première éducation avait été très chrétienne, sous l'égide d'un père et d'une mère qui, instituteurs l'un et l'autre, tenaient à Tavers l'école primaire des garçons et des filles. Il fut ensuite au Petit Séminaire de Sainte-Croix à Orléans, puis au Petit Séminaire Notre-Dame-des-Champs à Paris.

Ce n'est donc pas l'instruction religieuse qui a dû lui manquer. Il dit lui-même qu'il connaît sa religion ; il est vrai qu'il le dit sur un mode ironique qui n'est pas exempt de critique à l'adresse de ses maîtres (critique qu'il ne faut assurément pas croire juste de tout point ; mais ne le serait-elle que par un minime côté, il y aurait toujours à en faire notre profit) : — « Pendant les six années de catéchisme de persévérance qui ont suivi ma première Communion, dit-il, j'ai entendu réfuter toutes les hérésies, sans compter les schismes. » Il n'a pas dû entendre que cela ; mais peut-être en effet a-t-on devant lui gaspillé trop de temps dans la controverse, qui n'est pas le tout d'un cours de religion.

Ce n'est pas non plus la « superbe de l'esprit » qui lui a ravi la foi : — « Sincèrement, je ne me sentirais pas diminué si je croyais ce que Pascal, Racine et Bossuet ont cru. Je suis humble, ou j'y tâche. L'humilité est un sentiment très philosophique : c'est l'acceptation de notre être comme il est, c.-à-d. nécessairement inférieur et incomplet. » Toutes les vertus morales sont « très philosophiques » ; on les « accepte », théoriquement, ce qui n'inclut pas qu'on les mette en pratique toujours. Mais Lemaître vraiment n'était pas orgueilleux ; il fut toujours la simplicité même. — « Je ne suis pas un libre penseur, dit-il encore, car c'est une grande sottise de s'imaginer que l'on peut penser librement. »

Ce ne sont pas non plus les passions qu'il veut qu'on incrimine. Ne cherchez pas la femme, dit-il : — « Mes passions ne sont pour rien dans l'affaire. Je ne leur obéis *pas toujours* ; et en tous cas le prêtre m'absoudrait, si j'avais la volonté de mieux vivre. » Mais voilà un *pas toujours* qui est révélateur. S'il « connaît » sa religion, il doit savoir qu'il n'est pas nécessaire d'obéir « toujours » à la passion, d'en être absolument et « toujours » l'esclave pour que la foi soit mise en péril : toute faiblesse passionnelle tend de sa nature à troubler la vision, même dans le domaine des connaissances naturelles, combien plus encore sur le terrain surnaturel ! Et quand il dit que le prêtre l'absoudrait s'il avait la volonté de mieux vivre, c'est donc que, cette volonté, il ne l'a pas.

Mais, écarté même le sens grossier du mot *passion*, et admis même que la volupté physique n'ait pas à entrer en ligne de compte dans la crise d'où il est sorti incroyant, reste qu'il faut se souvenir qu'il y a une autre volupté que celle-là, une volupté plus subtile, plus raffinée, tout intellectuelle, et par là même incomparablement plus dangereuse, précisément parce qu'elle est plus lente à révéler son danger, à soulever de dégoût ce qu'il y a de bon toujours en toute créature humaine, la volupté d'un esprit qui ne songe qu'à jouir, qui ne rêve que de papillonner partout, de s'en aller partout cueillant, telle une abeille capricieuse et gourmande, la fleur des choses pour s'en faire un plaisir exquis, ne s'intéressant au monde, aux personnes, aux idées, que dans la mesure où on peut les transformer en instruments de jouissance, n'aimant des fleurs que le parfum, des sentiments que l'impression, de l'activité que le spectacle, des idées que la forme et le mouvement, sans que nulle place reste pour le jugement, pour la raison, pour la volonté, pour l'action... La foi ne tient pas longtemps, à pareil régime.

Et ce fut l'écueil de J. Lemaître, dans la première partie de sa carrière littéraire. Ce charmant esprit a voulu ignorer la discipline. Il s'est abandonné au caprice d'une curiosité insatiable. Il a fait, au sortir de l'Ecole Normale, quelques années de professorat (au Havre, à Alger, à la Faculté des Lettres de Grenoble), parce qu'il fallait bien faire quelque chose. Mais sa vocation n'est pas là. A peine reçu docteur ès lettres, à trente ans, il s'évade de l'enseignement, et inaugure ses *Contemporains,* dont les premières séries vont le sacrer prince du dilettantisme, de l'impressionnisme, de l'ironisme. — « Doctes gamineries », oracule Brunetière à l'apparition de ces premiers *Contemporains*. Gamineries en effet. Jules Lemaître s'amuse ; il s'amuse infiniment. Il ne s'amusera pas indéfiniment. Car, il y a autre chose tout de même en cette âme. Brunetière s'y est trompé, Brunetière qui plus tard s'empressera d'appeler J. Lemaître à collaborer avec lui à la *Revue des Deux Mondes* et bataillera noblement à ses côtés dans les rangs de la *Patrie Française*... Mais tout le monde s'y trompait alors. Peut-être Jules Lemaître s'y trompait-il lui-même. Il y a souvent de ces réserves de bien cachées au fond de ces âmes, mais tout au fond, si profondément au fond que le patient lui-même n'en a plus conscience et qu'elles ne sont perceptibles qu'à la miséricorde de Dieu et à ceux qui ouvrent sur leur prochain des yeux de divine miséricorde.

Je ne crois pourtant pas que Lemaître soit demeuré, même alors, inconscient des aspirations

[1] Né le 27 avril 1853, au village de Vennecy, d'où son père fut nommé six mois après à Tavers. C'est à Tavers que se fixeront ses parents après leur retraite de l'enseignement ; c'est à Tavers qu'il reviendra chaque année passer quelques semaines de vacances ; c'est à Tavers que la mort le prendra et qu'il sera inhumé.

profondes de son âme. Certes, il s'amuse, il rit, il se moque : « Trop moqueur pour faire un prêtre, » dit Henry Bordeaux rappelant ses années de Petit Séminaire [1]. Que d'autres s'amusent ainsi, chez qui l'amusement n'est que superficiel, souvent factice ! — « Je me presse de rire de tout, dit Figaro, de peur d'être obligé d'en pleurer. » Que de gens, parmi ceux qui rient de la religion, ne se pressent d'en rire que précisément pour ne pas être obligés d'y réfléchir, pour étouffer, pour refouler des réflexions qu'on a peur de faire et qui risqueraient si vite de tourner au remords et aux larmes, larmes de désespoir si ce ne sont pas des larmes de conversion !... Je ne dis pas que tel soit exactement le cas de J. Lemaître. Mais il y a, dans sa thèse sur Dancourt et la comédie après Molière (publiée en 1882 : il avait vingt-neuf ans), des pages bien suggestives sur la tristesse de Molière, de l'homme qui divertissait la cour et la ville et se rongeait de chagrin, sur la tristesse de ce théâtre, triste au point que, quand on en sort, dit Musset, on ne sait si l'on doit rire ou pleurer, triste comme tout ce qui est profond, comme tout ce qui va un peu plus avant que le superficiel : impossible, dit Lemaître, de descendre à de certaines profondeurs dans l'étude des hommes sans que le rire devienne amer ou s'éteigne peu à peu soit dans un sentiment d'effroi soit dans une pensée sérieuse et compatissante... Jules Lemaître, quand il écrivait ces pages, se faisait son propre procès à lui-même ; et il le faisait en homme qui sait se juger, sans être décidé encore à s'amender.

Il sent le vide aussi et la tristesse de l'intelligence quand elle n'est pas soutenue par de fortes convictions, quand elle borne son activité à tout comprendre, à tout pénétrer, pour la seule jouissance qu'elle trouve à s'exercer... : « On ne se réjouit pas quand on veut, avoue-t-il... *Ceux qui essaient comme moi d'entrer partout,* c'est souvent qu'ils n'ont pas de maison à eux, *et il faut les plaindre.* » Il aime ceux qui savent ce qu'ils pensent et ce qu'ils veulent ; il les aime d'un amour où l'on sent quelque envie : — « J'aime les gens qui sont de leur religion et de leur métier, ou simplement de leur opinion, peut-être *parce que je ne suis pas toujours de la mienne.* »

Et il n'aime que ceux-là. Les autres, il les comprend, mais il se moque d'eux. Il s'est moqué même de Renan, lui en qui on a voulu voir un type de renanien. C'est même par une exécution en règle de Renan qu'il a débuté dans la vie littéraire parisienne *(Revue Bleue,* 10 janvier 1885) : Renan, alors l'idole des uns et le maudit des autres, Lemaître, à peine débarqué à Paris, va l'entendre au Collège de France, et le trouve simplement comique, en fait un portrait bedonnant et satisfait, et le place au rang des curiosités de Paris (c'est pour cela qu'il n'entrera pas à l'Académie tant que Renan vivra)... Quelques années plus tard, il aborde Veuillot ; il explore les cinquante volumes de Veuillot, et cette fois il ne songe plus à rire. Il écrit une série d'articles qui resteront parmi les plus belles pages qu'on ait écrites sur Veuillot *(Contemporains,* VI[e] série, p. 1-77). Et qu'est-ce qu'il admire en Veuillot ? C'est qu'il a « rarement vu plus immense labeur, ni plus rigoureuse *unité d'esprit et de doctrine* dans des occasions plus variées, ni plus riche et plus robuste tempérament d'écrivain » :

> Et je l'ai aimé davantage, à mesure que j'ai compris quelle rare et forte et originale espèce de chrétien il avait été... Il fut un des grands catholiques de ce temps ; le plus grand peut-être, si l'on considère la puissance et l'ardente et amoureuse combativité de son talent ; le plus original, si l'on fait attention à l'absolue pureté de son catholicisme, rare et neuf par cette pureté même et cette simplicité (p. 3, p. 18).

Comme il comprend l'emprise de la vérité, une fois embrassée, sur toute la vie, privée ou publique ! Faisant allusion aux polémiques contre les catholiques libéraux :

> Il me semble bien que c'est Veuillot, en principe, qui a raison. Pour lui, être catholique, c'est l'être à toutes les minutes de sa vie et dans toutes ses démarches sans exception. La foi n'est pas faite pour nous servir de règle uniquement dans la conduite privée : nul ordre d'action ne demeure en dehors d'elle. Comme elle est à l'homme une explication totale des choses et de lui-même, elle doit le prendre et le gouverner tout entier. Certes il est permis à un bon catholique et il lui est même recommandé d'être, s'il peut, un bon politique, de se servir avec habileté des circonstances, voire de s'y plier dans l'intérêt de sa foi, — mais à une condition : c'est qu'il ne paraisse jamais réduire ou limiter le domaine où cette foi doit s'exercer et qui est, par définition, universel, ni faire à ses adversaires l'abandon de ses propres principes et se diriger d'après les leurs. L'Eglise étant, aux yeux de Veuillot, la vérité et, par suite, l'empire du monde lui appartenant, l'esprit laïque, c.-à-d. l'esprit libéral, qui se défie d'elle et qui prétend la cantonner dans le secret des temples ou du foyer domestique, apparaît nécessairement à Veuillot comme l'esprit d'erreur.
>
> La vérité est une, et c'est pur sophisme de distinguer l'esprit qui convient aux prêtres et celui qui convient aux simples fidèles... (p. 35).

Si Veuillot n'aime pas les libéraux, ce n'est pas seulement parce qu'il aime la vérité et Dieu en soi, mais aussi parce qu'il aime le peuple. Et c'est ici un autre point de vue dont Lemaître s'est senti charmé aussi. Un gallican, un doctrinaire, un libéral, c'est d'abord, aux yeux de Veuillot, un homme qui se trompe. Mais c'est aussi, le plus souvent, un bourgeois riche et « bien pensant, » ce qui ne veut nullement dire un vrai chrétien ; c'est un avocat, un politique de métier, un jurisconsulte disputeur, plein d'orgueil et de défiance, peu fraternel aux hommes, imprégné du vilain esprit laïque des légistes de l'ancienne monarchie ; ou bien encore un jeune homme élégant et un peu pédant, membre de la conférence Molé, d'existence luxueuse, et pour qui la foi est si peu le tout de la vie que ses mœurs ne sont pas chrétiennes...

Veuillot est peuple ; et c'est pourquoi il a hor-

[1] Georges Duruy aussi, dans le *Livre du Centenaire de l'Ecole Normale,* nous dépeint sous le même trait Lemaître normalien : « Lemaître passait pour être un tantinet clérical, mais sa gaminerie d'enfant de chœur ironique, digne de servir la messe de Renan, éclatait déjà en sonnets bibliques d'une magistrale bouffonnerie. »

reur du libéralisme, péché d'aristocrates de la pensée, péché d'orgueilleux qui, se croyant immunisés eux-mêmes contre les périls de contagion, n'ont pas assez de cœur pour songer que d'autres, au-dessous d'eux, restent exposés à toutes les contaminations par la liberté de circulation assurée au mal... Veuillot est peuple ; et s'il s'est donné à l'Eglise, ce n'est pas seulement pour orner et sauver son âme, mais pour servir le plus d'âmes possible, propager le bienfait qu'il a reçu, leur donner la foi qui seule assure à tous la vie heureuse ou supportable, même en ce monde-ci, en inspirant la bonté aux puissants autant que la patience aux déshérités : trait « fort remarquable chez Veuillot, dit Lemaître : c'est bien en vue de la vie éternelle, mais c'est aussi, et très formellement, pour diminuer les douleurs de la vie présente (les deux buts devant d'ailleurs être atteints par les mêmes voies) que Veuillot se soucie de l'humanité, étant lui-même trop vivant, trop débordant d'énergie et trop épris de l'action pour se désintéresser de cette vie mortelle et transitoire. La cité de Dieu dont il rêve, il ne la rejette pas tout entière par delà la mort... C'est un saint très pratique par tempérament » (p. 22). Si Lemaître eût fait plus d'excursions dans le domaine de l'hagiographie, comme il eût été ravi de constater que tous les Saints sont de ce tempérament-là !... Veuillot est peuple ; et ce qu'il maudit sur la tombe de son père, honnête ouvrier élevé sans religion, ce n'est pas la pauvreté, ni le travail, mais « la grande iniquité sociale, l'impiété, par laquelle est ravie aux petits de ce monde la compensation que Dieu voulut attacher à l'infériorité de leur sort. »

Et Lemaître détaille avec une sympathie émerveillée et émue sa tendresse pour le peuple, sa noblesse d'âme, la beauté simple de sa vie domestique, la profondeur de ses affections familiales, son immense labeur et son courage allègre à le porter : aux heures douloureuses il y eut chez Veuillot de la sainteté...

Or, ce n'est pas seulement avec la démocratie que la foi d'un Veuillot s'harmonise, c'est avec tout ce qui est humain. Cette pensée, appuyée sur cette foi, a toutes les audaces ; et Lemaître en est dans le ravissement :

> Il y a, dit-il, quelque chose d'extraordinaire chez l'auteur des *Libres Penseurs* et de *Paris pendant les deux sièges :* c'est, — étant donné sa foi qui le lie et l'emprisonne, — la puissance, la souplesse et quelquefois l'audace avec laquelle il interprète tous les événements, grands et petits, selon cette foi. Cet homme, qui n'est pas un philosophe, n'a que des sentiments d'un caractère universel. Au fond il ne se soucie que de l'humanité et se soucie de toute l'humanité. Il ne lâche point la croix ; mais, du pied de la croix, il a, sur tout ce qui se passe, des vues d'une ampleur souvent surprenante. *Il n'a qu'une idée,* — et dont il n'est pas l'inventeur, — mais *génératrice d'idées harmonieuses, à l'infini.*
>
> Cela est peut-être aussi beau et aussi rare que d'avoir beaucoup d'idées personnelles qui se contrarient.

Sans cette foi, sans cette unité que la foi a créée dans sa pensée et dans sa vie, qu'eût-il été ? Lemaître a senti toute la poésie dont cette âme de polémiste était toujours prête à déborder ; et il conjecture joliment :

> Louis Veuillot est poète éminemment... Souvent on devine que ses luttes et ses haines lui pesaient et que, *sans cette surveillance virile qu'il exerçait sur son âme,* il eût aisément glissé à la contemplation chantante, comme un simple poète lyrique, ou *à l'indulgence universelle et inactive,* et *à la douceur des larmes oisives,* de celles dont on jouit comme d'une volupté et qui ne purifient point...

Bref, il eût été un simple Jules Lemaître. Et Lemaître comprend que la maîtrise d'un Veuillot est faite non pas seulement de son style et de ses qualités de forme, mais de la grandeur même de la cause qu'il défend :

> On sait et on convient qu'il fut un remarquable écrivain : est-on persuadé qu'il est de tout premier rang, et *par l'importance des idées qu'il a traduites,* et par la perfection de la forme ? Ce n'est point sans doute un inconnu ; mais il n'est pas connu tout entier... Entre les écrivains qui comptent, Veuillot me paraît celui qui est le mieux dans la tradition de la langue, tout en restant un des plus libres, des plus personnels... Il me semble avoir toute la gamme, et la grâce et la force ensemble, et toujours, toujours le mouvement, et toujours aussi la belle transparence, la clarté lumineuse et sereine... Somme toute, je n'hésite pas un moment à le compter dans la demi-douzaine des très grands prosateurs de ce siècle.

Il l'aime ; mais il ne le suit pas. Il aime la foi de Veuillot ; mais la foi est un acte commandé par la volonté ; et Lemaître ne veut pas encore ; il n'en est encore qu'au sentiment :

> J'aime réellement presque tout ce que vous défendez, eût-il voulu lui dire si Veuillot avait vécu assez longtemps pour le connaître, — et je le défendrais moi-même à l'occasion. Mais enfin, si je ne puis aller audelà de ce sentiment ?

Il ne « peut » pas ; il ne veut pas ; et il se tire des appels de sa conscience, des appels qui lui sont venus de la lecture de Veuillot, par des arguments où l'on sent le « gamin » reparaître. Mais, sous le gamin de la surface, l'homme a été touché. Il transcrit, à la page finale de son étude, six strophes de la pièce que Veuillot écrivit un jour pour sa tombe [1], et termine sur ce mot : — « Laissez-nous embaumer votre mémoire, respectueusement, dans cette sublime épitaphe. »

Il sent de plus en plus douloureusement le vide de la littérature. Il laisse échapper, au cours de ces années qui précèdent l'explosion de l' « Affaire, » des plaintes comme celles-ci : — « La critique, ah ! Dieu, que j'en suis las !... La littérature, il faut l'aimer ; mais le mieux est de l'aimer sans

[1] Placez à mon côté ma plume ;
Sur mon front le Christ, mon orgueil ;
Sous mes pieds mettez ce volume ;
Et clouez en paix le cercueil.

Après la dernière prière
Sur ma fosse plantez la croix ;
Et, si l'on me donne une pierre,
Gravez dessus : *J'ai cru, je vois.*

...J'espère en Jésus. Sur la terre
Je n'ai pas rougi de sa loi ;
Au dernier jour devant son Père,
Il ne rougira pas de moi. Etc.

en faire... Les livres ne sont pas la vérité. Ils sont la recherche, ils sont la critique, ils étendent notre connaissance et *diminuent notre foi.* Ce qu'ils semblent parfois nous apporter de bonté, nous l'avions en nous... » — Il fait à l'Académie (16 janvier 1896) l'éloge de son prédécesseur Victor Duruy ; et ce qu'il célèbre en lui, c'est, dit-il dès sa première phrase, « *la certitude* et l'activité ; des croyances morales simples et fortes, héritées de l'antiquité grecque et latine, attendries par le christianisme ; des actes conformes à ces croyances ; des écrits conformes à ces croyances et à ces actes ; le plus ardent patriotisme et le plus humain... ; bref, une vie singulièrement harmonieuse..., et qui laisse une telle impression *de force, de suite et de sécurité* dans son développement qu'elle fait songer à quelque très belle Vie de Plutarque, — côté des Romains. » — Il va, un autre jour, jusqu'au dégoût professionnel : « Les littératures n'ont jamais été plus belles qu'aux époques où ce n'était pas un métier de faire des livres, où l'on était *citoyen,* soldat, magistrat, avant d'être poète et auteur dramatique, et où l'on n'écrivait guère que pour soulager son cœur et non pour écrire... »

Citoyen, l'Affaire Dreyfus va lui montrer clairement enfin son devoir de l'être. Il entre dans l'arène politique, non point (comme Hugo et tant d'autres) par ambition ou par orgueil d'une supériorité dont il ne s'est jamais targué, mais par conviction et devoir de servir son pays. Il est de la première équipe qui organise la *Ligue de la Patrie française* (automne de 1898) en « réplique aux intellectuels, » dit Barrès ; et la *Ligue,* à sa première réunion publique, l'élit président. Il y fait de douloureuses expériences ; il n'avait pas jusque-là mesuré la profondeur du mal social. Un soir qu'il venait de parler, disant son désir de porter remède aux maux de l'humanité et de voir diminuer le nombre des malheureux, une voix s'élève du fond de la salle et fait entendre que ce qu'il faut, ce n'est pas qu'il y ait moins de malheureux, *c'est qu'il y ait moins d'heureux !...* L'interruption venait d'un pauvre bossu, qui révélait d'un mot l'abîme d'envie caché au fond des réclamations égalitaires.

La *Patrie française* ne survit pas à la mort tragique de Syveton (8 décembre 1904). Lemaître dès lors cesse de croire à la loi du nombre, et, toujours affamé de certitude, cherche un refuge dans le groupement de l'*Action Française,* dont il célèbre (dans ses *Lettres à un ami)* le faisceau uni et surtout la fermeté et l'unité de doctrine : — « Ils ont une doctrine, dit-il, et complète, et harmonieuse. Ils ont la foi. Ils ont la discipline... »

Doctrine, foi, discipline, voilà ce qui l'attire, lui, le sceptique, l'indiscipliné d'antan. Et quand il dit *foi,* c'est la foi politique qu'il entend, puisque le programme du groupe ne comporte pas de foi religieuse. Mais cette soif de foi, même sur terrain laïque, est déjà chose bonne en soi, et qui peut frayer la voie à mieux, surtout quand elle s'alimente à cet amour de la France qui fut la passion si pure et si désintéressée de Lemaître au cours de ces années d'activité politique. Aimer la France, la guerre nous a si souvent fait la preuve que c'est déjà être sur le chemin d'aimer Dieu. Dans l'amour de la France, tel que la Providence a voulu qu'il fût pratiqué par beaucoup d'intellectuels de notre génération, il semble qu'il entre déjà quelque chose comme je ne dis pas l'amour de Dieu, mais comme un appel de Dieu, le signe d'une vocation chrétienne toute proche de l'éclosion.

Quand Lemaître s'est-il rendu aux appels de Dieu ? Il ne nous en a rien dit. La foi chrétienne a, sur les fois d'ordre laïque ou même sur les autres fois confessionnelles, ce désavantage que l'on n'ose en parler et que devant ses appels je ne sais quelle pudeur retient les aveux... Désavantage ? Ou peut-être est-ce un honneur qu'on lui fait ? une délicatesse de conscience qui nous défend de jeter à tous vents le secret du roi ? la peur aussi de paraître, par la formule d'un *Credo* prématuré, s'engager à la pratique de vertus où l'on n'est pas encore résolu ?...

Toujours est-il que Lemaître n'a pas dû attendre le dernier moment pour revenir à Dieu. La scène touchante de sa mort n'a pas été une improvisation. On y perçoit comme le geste final d'un mouvement commencé depuis longtemps... — Et, sur la « religion » de son paroissien de vacances, M. le curé de Tavers a donné des détails qui sans doute n'équivalent pas à un acte de foi, mais qui certainement sont révélateurs tout au moins d'un travail d'âme qui chez un Lemaître ne peut pas être superficiel :

Jamais M. Lemaître n'a manqué, à Tavers, d'assister à la messe le dimanche, et non pas à la messe basse de 7 h. 1/2, mais à la grand'messe paroissiale, la messe où il y a des chants et un sermon et qui dure au moins une heure. Cela, je l'affirme ; et il y assistait *bien,* s'inclinant très respectueusement au moment solennel de la consécration.

On a prétendu que si M. Lemaître venait à la messe, c'était pour faire plaisir à sa mère, pour laquelle il avait une très grande affection. Je réponds : non, parce que, même après la mort de Mme Lemaître en 1911, M. Lemaître est resté fidèle à sa pratique.

On a prétendu encore que c'était par pur traditionalisme. Je réponds encore : non, parce que, certain dimanche, prévoyant qu'à 10 h. il ne serait pas libre, M. Lemaître est venu à la messe de 7 h. 1/2, montrant bien par là qu'il tenait à la messe du dimanche (c'est d'ailleurs la seule fois que je l'ai vu à la première messe).

Détail charmant : M. Lemaître a une filleule, à Tavers, qui est aujourd'hui (1916) âgée de seize ans. Tant que cette filleule fut une toute petite fille, incapable « de se conduire même dans un minuscule livre de messe, » M. Lemaître la plaçait sur un banc à côté de lui, lui tournait les pages, et, se penchant vers l'enfant, lui montrait du bout du doigt là où l'on en était de l'office divin. N'est-ce pas joli ?

Un jour, au cours de la semaine, j'avais dit la messe pour Mme Lemaître, la mère de mon éminent paroissien, morte quelques mois auparavant, et M. Lemaître qui, ce même jour, se trouvait à Tavers, était venu y assister. Après la messe, il se rendit au cimetière, lequel touche à l'église, et, de la fenêtre de la sacristie, je le suivais des yeux ; il était seul et ne se savait certainement pas observé. Je le vis alors faire deux

grands signes de croix, séparés par un assez long intervalle, et je me suis persuadé qu'entre les signes de croix il y eut au moins un bon *Pater* et un bon *Ave* pour les âmes du vénéré père et de l'excellente mère que M. Lemaître avait tant aimés et dont la mort l'avait si cruellement affligé [1].

Il avait écrit dans son testament, daté du 1er septembre 1913 : — « Je meurs dans la religion catholique. Pas de discours, pas de troupes, pas de cérémonie à Paris. Je désire être enterré à Tavers. »

J. Lemaître a trouvé cette année le plus fervent comme le plus distingué des biographes en M. Henry Bordeaux, qui d'abord, lui succédant à l'Académie, est venu y prononcer son éloge (27 mai 1920), et qui ensuite vient de lui consacrer tout un volume, **Jules Lemaître,** in-12 de 233 p., 7 f., Paris, Plon. H. Bordeaux, avant d'écrire discours et livre, a relu la cinquantaine de volumes que comprend l'œuvre de Lemaître : 2 livres de vers, 8 vol. de *Contemporains,* 11 d'*Impressions de théâtre,* 13 pièces de théâtre, 5 ou 6 vol. de contes, 4 biographies, 2 brochures politiques, etc. Il a voulu aussi faire le pèlerinage de Tavers, contempler l'horizon natal de son héros, connaître ses amis des champs comme ses amis de la ville, tenir en mains ses brouillons, sa correspondance familiale. Bref, il nous donne une étude d'âme charmante, et, pour les années d'enfance et de jeunesse, complète. Elle l'est moins pour les années de maturité, surtout pour les années où Lemaître est intervenu dans la mêlée politique. Le temps aussi bien de formuler sur ces événements un jugement assuré ne semble pas encore venu. La campagne même que Lemaître a menée dans l'*Echo de Paris* pour la *Patrie française* n'a pas été encore publiée en volume. — Et il y a 8 illustrations hors texte : 3 photographies, et des croquis (désopilants) dessinés par Lemaître lui-même : « Le réveil du feuilleton, — le poids du feuilleton, — les métiers que Lemaître préférerait à celui de critique dramatique... »

III. — M. H. Bordeaux nous donne encore, cette année, **La Résurrection de la Chair,** in-12 de 272 p., 7 f., Plon. Il inscrit en tête de ce volume, en manière de titre générique : *La Vie recommence.* Ce qui recommence d'abord pour lui, c'est l'art du roman, qu'il avait laissé depuis six ans pour se donner, dans ses moments de loisirs, au récit de cette guerre qu'il faisait de la plus belle manière et qui lui a inspiré cette série de beaux livres, tout ensemble chants d'épopée et tableaux d'histoire militaire d'une impeccable exactitude. Sa *Résurrection de la Chair* est d'une élévation qu'il n'avait jamais atteinte.

Un jeune officier, fils d'un ingénieur dauphinois, campé au Vieil-Armand, se fiance à une jeune Alsacienne. Il l'annonce à sa mère, la veille d'un assaut, puis va faire ses adieux à Maria Ritzen. Les adieux se prolongent... Le jeune homme est tué à l'assaut ; Maria, restée seule, et enceinte, n'a plus de recours qu'en la mère de son fiancé ; elle lui écrit une lettre angoissée et la supplie de venir voir la tombe de son fils. Mme Bermance part ; Maria lui fait sa confession...

Et, à la lecture de cette analyse désossée du roman, vous allez croire qu'il s'agit encore ici du vulgaire récit d'une histoire amoureuse, assaisonnée de détails qu'on aimerait mieux ignorer (comme il arrive si souvent dans les meilleurs romans, même signés H. Bordeaux)... Pas du tout. Il n'y a pas ici de récit complaisant. Quand s'ouvre le roman, dès la première page, André Bermance, le fiancé, est mort depuis quatre mois. Ce n'est pas le romancier qui nous raconte son histoire ; elle ne nous est connue que par ce qu'en dit Maria à Mme Bermance. Il y a, dans ce procédé, une trouvaille superbe de M. Bordeaux. Il s'efface ; il fait parler la pécheresse ; et elle parle sur le ton d'une pénitente qui s'accuse. C'est une confession. La faute apparaît dès lors dépouillée de tout l'attrait de contagion qui s'attache au récit d'un artiste ; elle apparaît transfigurée : ce n'est plus une faute, c'est un aveu. — « Ah ! madame, pardonnez-moi ! » s'écrie Maria : elle ne dit pas : « Pardonnez-nous, » parce que, comme toute vraie pénitente, ce n'est pas le péché d'autrui qu'elle vient accuser (même quand autrui est le plus coupable), mais le sien seulement... — « Vous voyez bien qu'il est le plus coupable ? » dit Mme Bermance. — « Non, madame, c'est bien moi. J'étais si faible. Il pouvait faire de moi ce qu'il voulait... Il a vu que je pleurais. Il est resté. Il est resté jusqu'au matin. Vous voyez bien que c'est moi qui l'ai gardé !... Il ne savait pas que je serais si faible. Je ne le savais pas non plus. Il croyait que je lui résisterais au besoin. Je ne pensais pas à lui résister... »

La pauvre mère est atterrée, dans sa conscience de chrétienne, de savoir son fils mort chargé d'une pareille faute et sans l'ombre de repentir : — « Jamais je n'ai tant aimé la vie, a-t-il écrit quelques heures après son péché, quelques instants avant de mourir... Mon amour est fixé, et ma vie est si belle qu'elle me semble déjà remplie » (un de ces mots comme on en entend souvent dans le monde et qui nous disent, à nous, de quel prestige le démon sait parer la passion, toutes les passions, aussi bien les plus misérables que celles qui peuvent se croire légitimées et ennoblies par des fiançailles).

Elle laisse Maria se retirer après son aveu. Elle lui dit, du bout des lèvres et ne sachant plus ou ne sachant pas encore ce qu'elle doit faire : — « Vous devez être fatiguée. Allez vous reposer. Je suis moi-même si lasse. Je m'attendais si peu à ce que j'ai appris. Je réfléchirai. Je chercherai encore. Je demanderai à Dieu de m'aider, de nous aider. Vous aussi, mon enfant, il vous faut prier. Allez vous reposer. Demain, peut-être serons-nous mieux inspirées. » Une lutte magnifique se livre dans son âme. La grâce de miséricorde triomphe. Elle n'attendra pas le lendemain ; elle entre, cette nuit-là même, dans la chambre de la jeune fille pour lui dire la parole de pardon et de salut. Elle expiera pour son fils, prendra Maria avec elle, et l'enfant d'André naîtra dans la maison de famille, là où est né André lui-même. Ainsi s'accomplira la communion des vivants et des morts. — Et je n'ai rien dit de la beauté des descriptions, de la splendeur des vallées alsaciennes et dauphinoises où s'encadre ce drame de conscience.

IV. — Un converti dont on ne saurait trop souhaiter que la vie soit connue dans nos collèges et œuvres de jeunesse, c'est le jeune officier que le P. Lambert, Directeur de l'Œuvre des Prêtres Educateurs, nous présente dans son beau livre : **Léon Asson, lieutenant au 18e d'infanterie, mort au champ d'honneur le 16 septembre 1914,** in-8 de xx-346 p., 6 f. 50 (chez l'auteur, rue Championnet, 27, Paris xviiie).

Il y a une préface. On lit peu, d'ordinaire, les

[1] Il n'avait pas attendu d'être malade pour faire connaissance avec son curé. Il était même, avec lui, en termes assez familiers, comme en témoignent d'amusants détails, donnés par le bon curé. Celui-ci par exemple. Certain soir pluvieux et sombre de décembre, le curé était dans une chambre du premier étage, quand il entend la sonnette du presbytère s'agiter, la porte s'ouvrir, un visiteur qui parlemente en bas, puis de gros sabots qui montent l'escalier... On frappe ; le curé s'attendait à voir apparaître un de ses bons paysans. C'était Jules Lemaître : — « Excusez-moi, dit-il en riant, si je monte avec mes sabots..., mais quand je veux les quitter, sabots, chaussettes et chaussons, tout vient en même temps... et... marcher pieds nus, ma foi ! je n'en suis pas encore là. »

préfaces. A l'*Ami*, nous les lisons, par devoir. On n'a pas toujours tort de ne pas les lire, parce qu'il arrive qu'elles promettent plus que le livre ne doit donner; et la lecture se poursuit ensuite d'un œil désenchanté qui n'est guère propice à la découverte des beautés. J'avoue que c'est la crainte qui me montait au cœur en lisant, en tête de *Léon Asson*, la préface qui est signée J. Maurin, avocat, et où l'auteur nous annonce un héros « vivante image du Chevalier de l'Idéal » et nous dit le sentiment d'indignité qui le « retient d'entrer dans une intimité écrasante » pour lui, d' « approcher si près d'une telle perfection... » M. Maurin n'a pas trop dit ; l'amitié ne l'a point aveuglé ; tout lecteur qui, le livre terminé, relira cette préface, comprendra et partagera son admiration. Léon Asson était une grande âme et un esprit distingué ; il se fût fait un nom si Dieu ne l'eût appelé si jeune à une gloire meilleure. Le nom qu'il n'a pas eu le temps de se faire, le livre du P. Lambert, son ami et son Père spirituel, le lui fera. Dieu ne pouvait permettre qu'un tel exemple fût perdu.

Il naquit en 1883, à Grasse, la ville des fleurs et des parfums, dont il chantera un jour les louanges en une notice aussi brillante que chaude. Sa première enfance s'écoule, comme il arrive souvent, entre une mère chrétienne et un père qui ne pratique pas. Sa mère lui inspire un goût très vif de la prière, qui ne se perdra pas tout à fait et lui remontera au cœur et aux lèvres, au temps de ses égarements, avant même qu'il ait retrouvé la foi. Mais cette bonne mère, très peu instruite elle-même, ne sera pas à même, en ces jours de crise, d'exercer toute l'influence qu'il eût fallu sur ce fils qui cependant ne cessera de l'entourer de la plus tendre vénération.

Son père, voyageur de commerce pour une maison de parfumerie, n'allait à l'église qu'en de très rares circonstances. Cependant il n'avait pas extirpé de son cœur toute racine de foi : il ne se désintéressait pas de la vie religieuse de son fils : — « Léon, as-tu fait ta prière ? » lui demandait-il volontiers. Et, au temps de la Ire Communion, il tient à se rendre compte des progrès de l'enfant et l'interroge sur le catéchisme. C'était, au surplus, un homme foncièrement honnête, sans l'ombre de préjugé anticlérical, et qui même, en cas de conflit, aurait volontiers pris fait et cause pour l'Eglise. Surtout il aimait la France d'un ardent amour, vertu purement naturelle, mais dont Dieu se servira pour ramener son fils. Celui-ci a rendu plus tard témoignage des vertus de son père :

> Je serai toujours profondément reconnaissant à mon père des leçons et des exemples qu'il me donna de droiture, de loyauté, de justice, d'amour du devoir, d'énergie dans son accomplissement. Cet amour passionné que j'ai toujours professé pour ma chère Patrie, c'est à mon père que je le dois, en grande partie du moins ; à mon père, qui l'infusa, pour ainsi dire, dans mes veines, comme il y avait infusé la vie.

L'enfant passe quelque temps à l'école primaire laïque, puis obtient, au concours, une bourse pour le Collège municipal de Grasse, où il entre à sept ans. C'est là qu'il fit sa première Communion, et il la fit bien : — « J'étais heureux, ce jour-là, heureux d'un bonheur sans mélange. »

Bonheur éphémère. De mauvaises compagnies, de mauvaises lectures surtout, eurent vite fait de l'entraîner au mal : — « Mes chutes successives me conduisirent jusqu'au fond de l'abîme sans que mon cœur eût un mouvement de révolte, sans que ma volonté cherchât à réagir. »

La suite en fut, comme chez tant d'autres adolescents, le dégoût de la vie : — « Je vécus les heures les plus noires que j'aie jamais connues... Je me posais en apôtre du pessimisme, moi qui étais né pour être tout amour ! »

Tout amour ! Quel mot révélateur ! un mot que d'ailleurs tout le monde doit pouvoir dire, puisque nous sommes tous nés pour être semblables à Dieu, qui est amour. Mais lui sentait, plus vivement que d'autres, qu'il avait l'âme faite pour déborder de tendresse et de délicatesse. Il lit les deux grands pessimistes allemands du XIXe siècle, Schopenhauer et Nietzsche. Celui-ci surtout l'intoxique :

> L'œuvre de Nietzsche était mon sujet d'étude favori. Je rêvais de faire la connaissance du philosophe négateur, qui venait, tous les hivers, fouler le sol du cap Ferrat. Et, il faut le dire à ma confusion, j'entrepris un jour le voyage de Villefranche, afin de rencontrer le grand pessimiste, et de lui demander de me prendre comme disciple. Mon projet, heureusement, ne put être mis à exécution [1].

Au surplus, il lit tout ; et sa curiosité sans frein le porte vers ce qu'il y a de pis. Il verse dans le matérialisme ; il se croit appelé à en être l'apôtre : — « C'est alors, dit-il, que j'écrivis des pages matérialistes, et que je cherchai à les répandre autour de moi, en les donnant à lire à quelques-uns de mes camarades. » Il ne respecte plus rien ; il se moque de tout : — « Je tournais la religion en ridicule, moi qui l'avais apprise sur les genoux de ma mère ! »

Sa pauvre mère, il ne lui dit rien de tout cela : elle « ignorait tout, nous dit-il... J'étais lâche. Je sentais que j'avais tort, et je cachais aux miens les théories que je mettais en pratique, et ma lâcheté frisait l'hypocrisie... » Il avait fait, alors déjà, la connaissance du P. Lambert ; mais il se gardait de s'ouvrir à lui, « parce que j'avais *peur d'être touché par ses raisonnements* et de passer aux yeux de mes camarades pour un clérical... »

Plus tard, après sa conversion, un loyal examen de conscience lui montrera le principe de ses malheurs dans l'orgueil, — un orgueil entretenu par l'ignorance religieuse :

> En cherchant à analyser les tristes années qui suivirent mon enfance, je trouve, à la base de mes égarements, l'orgueil, un immense orgueil, accompagné

[1] Il n'aurait rien rencontré du tout. Il avait quinze ans alors : on était donc aux environs de 1898. Or, en 1889, la paralysie générale avait éteint définitivement chez Nietzsche les dernières lueurs d'intelligence, le réduisant à n'être plus, dans la maison familiale de Naumburg et jusqu'à sa mort (1900), qu'une masse inerte aux mains dévouées de sa mère puis de sa sœur. Les promenades de Nietzsche sur la Côte d'Azur sont une de ces légendes comme il en éclôt si facilement sur les grands hommes entre les murs des collèges (et ailleurs aussi).

d'une confiance illimitée en-moi-même, et qui m'empêchait de douter de mes inspirations, de chercher à m'élever et à rectifier mes jugements, à accepter une direction quelconque. Dans mon inexpérience de la vie et mon ignorance par rapport à une foule de questions fondamentales, je ne pouvais que fausser mon esprit, et, par suite, m'exposer aux plus lamentables désordres au point de vue moral...

Hélas ! j'étais arrivé, en fin de compte, à reconnaître que ma vie ne reposait sur rien de solide, et que les notions chrétiennes de mon enfance, faute d'avoir été précisées, fortifiées, complétées, n'avaient *aucune action directrice* sur mon esprit et sur ma volonté. Les plaisirs eux-mêmes dont on est si avide à mon âge, les distractions mondaines, l'amour, ne suffisaient pas à assouvir mes désirs et à réaliser la satisfaction de mes aspirations intimes. Pour tout dire en un mot, une chose me manquait et cette chose était tout : Dieu !

V. — Bachelier (de l'enseignement moderne) à seize ans, en 1899, que va-t-il faire ? Son père, devant la perspective des charges matérielles qu'entraînerait l'acheminement vers une profession libérale, voudrait l'orienter vers l'industrie grassoise, le voir entrer dans une des nombreuses maisons de parfumerie du pays. Mais lui, le jeune homme, il n'a qu'une pensée : la carrière militaire : s'engager, demander à servir aux colonies, conquérir de l'avancement, sinon, préparer St-Maixent.

Il veut être militaire, d'abord par amour de la France : — « Je veux servir ma Patrie et sacrifier pour elle, si l'occasion s'en présente, ma vie, écrit-il au lendemain de grandes manœuvres exécutées aux environs de Grasse (automne de 1901)... Je serai soldat dans toute l'acception du mot... » Et puis et surtout, il sent qu'il ne peut pas continuer à vivre avec les noires pensées dont se sont empoisonnés ses quinze ans ; il lui faut de l'air et de la lumière ; et cela il compte le trouver à l'armée :

Il me semble que le service militaire sera pour moi la délivrance de ce pessimisme vers lequel, malgré tout, je penche continuellement. Il me dégagera de cette concentration morbide en moi-même, qui trop souvent jusqu'ici n'a engendré en moi qu'un profond dégoût des hommes et des choses... A mon âge, n'est-ce pas un malheur que d'en être réduit là ?...

Son père lui oppose d'abord un refus catégorique. Le jeune homme s'incline ; mais la pensée du service ne le quittera plus. Son père finit par céder, et lui laisser licence de s'engager, mais à Nice, et non pas aux colonies. Malchance, sa demande est rejetée, les vacances d'engagés volontaires étant toutes comblées (octobre 1901). Il patiente. Il comble les lacunes de son instruction : l'histoire, la géographie, les mathématiques prennent le meilleur de son temps. Et décision salutaire, c'est alors qu'il entreprend de tenir un journal de sa vie, un journal qui sera pour lui œuvre non point de fantaisie ou de vanité, mais de discipline intellectuelle et morale :

J'y vois, entre autres avantages, celui d'analyser mes sentiments, de les discipliner, de ne jamais perdre de vue le but vers lequel je dois tendre et que ce journal me rappellera sans cesse, puisqu'il y sera surtout question de ce que je ferai en vue de mon avenir.

Et puis, ma nature expansive et en même temps difficile à se livrer, si ce n'est à des amis éprouvés, a besoin de confier ses joies et ses peines ; mon cœur sensible, impressionnable, ne saurait garder en soi le trop plein de certaines heures. Mon journal sera donc le confident discret et fidèle auquel je livrerai les secrets de mon âme.

Et ce journal fut vraiment cela. Toute son âme s'y épanche : le bien et le mal, les élans de joie et les assauts de tristesse, les tentations de découragement, les défaillances mêmes, tout y est retracé avec une sincérité, avec une candeur qui rend le plus haut témoignage de la droiture de cette âme. Il est resté fidèle à cette pratique jusqu'à sa mort : plus de vingt-cinq cahiers, d'environ cent pages chacun, ont été ainsi noircis durant une période d'environ douze ans :

J'ai l'esprit au noir, ce matin, et j'éprouve une consolation vraie d'écrire sur ce cahier, confident intime de mes joies et de mes chagrins...

Il y a de ces jours où l'on éprouve une sorte de lassitude à se retrouver seul ; on sent le besoin de retracer ses souvenirs, de fixer ses impressions, et on noircit volontiers des pages, qu'on relira peut-être plus tard et qui seront, même après des années, une instructive leçon...

Heureusement que je puis, en travaillant, dépenser ces heures fastidieuses. Très souvent les douze coups de minuit retentissent à l'horloge lointaine de La Turbie (il était alors au Fort de la Tête de Chien) et me surprennent encore penché sur mes livres ou en train de noircir des pages, encore des pages... Et je suis heureux, car de tout ce fatras en grande partie inutile il se dégage parfois quelques lignes, quelques paragraphes que je me plais à détacher et qui iront grossir le tas des vieilles archives qui encombrent mes modestes meubles de sous-officier ; vieilleries que, plus tard, on revoit, on compulse non sans quelques battements de cœur...

Je suis un rêveur, soit ! Je suis triste à mes heures ; je suis parfois, comme dit Lamartine,

Une âme en deuil, un cœur qu'un poids sublime oppresse.

Que voulez-vous ? Je suis un produit de l'Ecole romantique, école de sensibilité, de tendresse, de pitié, tout en professant une juste admiration pour l'Ecole classique, école d'exaltation...

Pourquoi ne suis-je point comme tant d'autres, qui ne pensent à rien et qui, sans souci de l'avenir, vont sans encombre dans le chemin de la vie ? Serait-ce l'indice d'un caractère supérieur de pouvoir comprendre la vie et d'en sentir toutes les souffrances ? N'est-ce pas en souffrant qu'on devient viril, et l'homme n'est-il pas destiné à combattre depuis le jour de sa naissance jusqu'au jour de la mort libératrice ?...

Il y transcrit quelquefois, surtout au début, des phrases extraites de ses lectures. Phrases significatives : dans ses premiers cahiers, aux environs donc de sa dix-huit ou dix-neuvième année, il note cette pensée de Jouffroy :

Comment vivre en paix quand on ne sait ni d'où l'on vient, ni où l'on va, ni ce qu'on a à faire ici-bas ; quand tout est énigme, mystère, sujet de doutes et d'alarmes ? Vivre en paix dans cette ignorance est chose contradictoire et impossible...

Ces vers d'Hégésippe Moreau :

Et moi, tel qu'un aveugle aux murs tendant la main,
A tâtons, dans la nuit, je cherche mon chemin...
Le doute aussi m'accable, hélas ! et j'y succombe.
Mon âme fatiguée est comme la colombe
Sur le flot du déluge égarant son essor :
Et l'olivier sauveur ne fleurit pas encor...

Et cet appel de Bossuet :

Ame, ne sens-tu pas, à je ne sais quoi de pressant qui te pousse au-dessus de toi, que tu n'es pas faite pour toi-même ? Un bien infini t'appelle : Dieu lui-même te tend les bras !

Ces lignes encore de Maine de Biran :

On peut commencer par aimer l'Inconnu, quand on sent que rien ici-bas ne peut satisfaire les besoins de l'âme ; et c'est en se détachant de tout objet sensible que l'âme se fixe sur Dieu, qui est sa fin, son principe, sa vie tout entière.

Mais il n'était pas mûr encore pour ce « détachement ». Le « sensible » l'attirait ; et il avait tout pour attirer lui-même. Il n'était pas dépris de ses idoles d'antan : un de ses cahiers d'alors est rempli de pensées prises de Nietzsche, de Schopenhauer, de Byron, de Daniel Halévy (le biographe de Nietzsche). Plus tard, en regard de ces extraits « maudits », il notera :

Ce cahier a été écrit dans les plus sombres moments de mon existence... Mes méditations de cette époque sont amères, mes lettres mélancoliques. Et maintenant, quel grand apaisement s'est fait dans mon esprit et dans mon cœur ! Le cri de malédiction que je voulais lancer vers le ciel a expiré sur mes lèvres. Après avoir douté, nié même, je crois et je prie. La mort de mon père a été pour moi un douloureux et grand enseignement. Qu'elles sont vraies ces paroles que j'ai lues quelque part : — *Pour parvenir à la vérité, la plus rapide monture, c'est la douleur !*

Il écrivait encore plus tard :

Je me souviens d'avoir lu dans Nietzsche ces paroles : — « Si tu veux le repos de l'âme et le bonheur, crois ; si tu veux être un disciple de la vérité, cherche. » En donnant à ces mots un sens différent de celui donné par leur auteur, je puis aujourd'hui me rendre ce témoignage : j'ai cherché la vérité, je l'ai trouvée, je crois. Je suis devenu le disciple de Celui qui a dit : *Je suis la vérité*. Et voilà pourquoi j'ai trouvé, avec la vérité, le repos de l'âme, le bonheur.

Mais il n'en est pas encore à cette béatifiante certitude, aux abords de sa vingtième année. N'est-ce pas un peu son état d'âme qu'il reconnaissait en transcrivant ces lignes de Lamennais :

Savez-vous pourquoi l'homme est la plus souffrante des créatures ? C'est qu'il a un pied dans le fini et l'autre dans l'infini, et qu'il est écartelé, non pas à quatre chevaux, comme dans les temps horribles, mais à deux mondes.

VI. — Ecartelé, il l'est sans doute, lui aussi, entre les appels de Dieu et les voix mauvaises, bien moins douloureusement cependant que Lamennais, en ce sens qu'il est beaucoup plus près de Dieu. Lui-même ne fait dater son retour à la foi que du jour où il a retrouvé le chemin des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie (12 et 13 février 1910). Il veut dire évidemment que c'est ce jour-là que sa conversion a été complète. Mais il y avait longtemps que son orientation était prise vers Dieu, puisque c'est pour se libérer de lui-même, de ses instincts mauvais, pour se discipliner, pour devenir un homme, qu'il est entré à l'armée. — Orientation si sérieuse, si manifestement inspirée de l'Esprit de Dieu, que dès le premier moment il veut être apôtre et que ce n'est pas seulement à son salut à lui qu'il songe, mais au salut de tous ceux avec qui Dieu l'appellera à vivre. Ce qu'il veut pour lui, il le veut pour tout le monde, pour ses amis, pour ses subordonnés surtout. Du jour où il est caporal, il se sent charge d'âmes. Il a un sens étonnant de l'apostolat :

La carrière militaire est un véritable sacerdoce ; car, à l'heure actuelle, l'école se prolonge au régiment et l'officier a charge d'âmes. Il faut donc qu'il possède *avant tout les principes de morale* qui lui permettent de guider le cœur de ses subordonnés, d'activer leur confiance et leur patriotisme et de les rendre capables de se dévouer et de mourir pour la France...

Je vais donc (écrit-il au retour d'une permission de 30 jours) recommencer cette vie militaire que j'aime tant, et je vais tâcher, autant par mes actes que par mes paroles, de faire entrer le sentiment du devoir dans le cœur de tous ces jeunes gens...

Le commandement est un apostolat, un « sacerdoce » (il aime revenir à cette comparaison) ; et que de vertus il y faut !

Il faut beaucoup de résignation, de tact et surtout du cœur et du dévouement et aussi de l'abnégation pour commander à des hommes. Il faut être obéissant aussi, avoir l'esprit de discipline, plus que partout ailleurs dans la société, car nul ne peut savoir commander s'il n'a appris à obéir. Je comprends aujourd'hui l'importance et la nécessité des moindres détails du service intérieur, dont on rit le plus souvent. L'armée est une famille qui ne doit avoir qu'une seule âme : le chef ; et si ce dernier ne sait pas ordonner, jusque dans ses plus petits riens, cette vie familiale, il est incapable d'inspirer à ses inférieurs, dès le temps de paix, la confiance qui, en cas de guerre, est le plus sûr garant du succès...

Je suis persuadé que si tous les officiers, depuis les généraux jusqu'aux sous-lieutenants, remplissaient leur rôle d'éducateurs, l'armée serait une véritable école de civilité et de formation des caractères. Pour moi, le rôle d'éducateur ne consiste pas simplement dans l'exemple, mais aussi dans la parole... Ah ! si les conférences se multipliaient, si on pouvait, en un langage simple, tirer des exemples de nos grandeurs passées et puiser des leçons dans nos revers, les soldats aimeraient davantage l'armée et le service militaire, et il n'existerait plus cet antagonisme qui règne à toute heure entre celui qui obéit et celui qui commande...

Il a le sens de l'autorité, de ses droits, mais surtout de ses devoirs, comme on voit, et de ses responsabilités. Un jour qu'il n'a pas su garder son calme en face d'une injustice flagrante commise par un adjudant de semaine, il s'accuse sévèrement :

Pour la première fois de ma vie, je commis un acte d'indiscipline, en faisant à mon supérieur une réponse qui me valut une consigne...

De cet incident, je déduis ceci : qu'il est toujours bon de commander à ses sentiments, même dans les circonstances les plus pénibles, et qu'un soldat doit être soldat toujours et avant tout. En répondant à un supérieur, même si ce supérieur commettait une injustice, j'ai fait preuve d'indiscipline, d'autant plus inexcusable chez moi, que je suis gradé, et qu'un gradé doit toujours donner l'exemple de l'abnégation. J'en tire aussi cette conclusion, que, plus tard, si je suis appelé à avoir un commandement supérieur, je devrai prendre à tâche d'être juste avant tout et d'essayer de concilier les esprits sans intransigeance, pour éviter à un bon soldat de devenir un mauvais sujet, ne fût-ce qu'une minute.

Justice, mais toujours aussi amour :

Je me plais dans le commandement que l'on m'a donné et je suis heureux de mes responsabilités (cours de préparation des élèves caporaux, et conférences aux soldats de la compagnie). C'est un peu de la vie d'officier, et je me sens plus à mon aise. Je voudrais me faire affectionner de mes nouveaux subordonnés, et, tout en les dirigeant avec fermeté, j'use avec eux de la plus grande bienveillance. Je sens qu'ils m'aiment déjà un peu ; *je m'attache à ce que ce soit beaucoup*...

Un chef n'est digne de ce nom qu'en tant qu'il s'adonne *à soulager les petites misères de ses subordonnés.* tout en leur inculquant l'esprit de discipline et l'amour du devoir... — C'est pour cela que, *toutes les années, je choisis quelques jeunes gens* que je vois sur le point de glisser sur une pente dangereuse. Je n'ai certes pas toujours été récompensé de mes efforts, mais j'ai toujours éprouvé la satisfaction du devoir accompli. C'est une grande consolation... C'est pour cela que j'ai choisi, cette année, R..., parce que je le trouve intéressant, parce que je le devine malheureux, et parce que si je l'avais laissé dépaysé, livré à lui-même, il aurait fait un mauvais soldat ou tout au moins un soldat rebelle, désabusé, sournois, méfiant, tout prêt à se révolter contre les ordres d'un chef bien intentionné mais inhabile dans l'art de commander et partant de se faire obéir et surtout dans la nécessité de se faire aimer...

... Chasse loin de toi ces tristes idées... Un homme n'est réellement homme qu'en tant qu'il sait aimer. Savoir aimer, c'est savoir agir, combattre et espérer, et non se débattre au milieu de désolations toujours stériles !...

Il leur écrit, quand le service le sépare d'eux ; et ses lettres, elles aussi, sont apostolat :

Nos missives ne sont-elles pas les confidentes de nos cœurs, et pourrais-tu ou pourrais-je écrire, si nous devions répéter les banalités courantes qu'on débite ordinairement lorsqu'on dit : J'écris une lettre ?

La lettre pour moi doit être autre chose qu'une simple énumération de faits. Elle doit être affectueuse, parce que le cœur y parle et qu'elle est le résultat d'un besoin d'épanchement qu'éprouvent deux êtres qui sont séparés et qui se recherchent malgré la distance. Elle doit être sérieuse, parce qu'elle est un échange d'idées et que l'esprit est le facteur principal dans cet échange. Enfin, elle doit être utilitaire. Il ne faut pas qu'on lise ou 4, ou 8, ou un nombre considérable de pages sans qu'il n'en reste aucune trace...

Il n'écrit pas à tous, car tous ne répondent pas à son dévouement. A comprendre ainsi son devoir, il est clair qu'on s'expose à des désillusions. Elles ne lui ont pas manqué ; et comme il en souffre !

Personne ne peut soupçonner la souffrance intérieure qui me torture !... Je souffre de trop penser et de trop aimer ! Je m'attache trop, et je ne puis vivre seul ! Je sens que je suis abandonné par les uns et par les autres. L'ingratitude fauche tout autour de moi, et mes illusions s'en vont une à une, comme les feuilles mortes emportées par le vent d'automne et dispersées au loin !... Ceux que j'ai obligés m'oublient ; ceux qui m'aimaient disparaissent...

... Mais attendons, et ne nous hâtons point d'accuser. On regrette tant, après, les gestes d'impatience provoqués par les premiers mouvements dont il faut se méfier. Ne condamnons pas à l'avance. Un juge ne le ferait point sans entendre l'accusé...

Je suis né pour souffrir, et pour souffrir continuellement. Je suis d'une sensibilité telle, qu'un rien me blesse et que mon cœur en demeure tout meurtri. Pourquoi donc suis-je ainsi fait ? Pourquoi ne suis-je pas comme tant d'indifférents que rien n'émeut, que rien n'abat et qui s'accommodent de tout ?...

... Je voudrais que ce cœur (le sien), qui est si large, si immense, puisse être compris... Le sera-t-il jamais ?

Il a, certains jours, des paroles âcres sur le « détestable fond » de la nature humaine : — « On a beau en polir la surface : si on la perce, on ne trouve que la vase. Pourquoi alors dire que l'homme tend à la perfection ?... A vivre, on amasse beaucoup de rancune. L'amertume se mesure au nombre des jours écoulés, et bien des fois je me suis demandé si la vie n'était pas un lourd fardeau... » — Mais il se ressaisit :

Heureusement que la religion est là pour me donner confiance et espoir. Dieu exaucera mes vœux... Quoi qu'il en soit, rien ne m'empêchera d'avoir une confiance illimitée en cette Providence qui sait ramener l'espérance affaiblie et réconforter les désespérés... Tant pis si mes actes ne sont pas compris ! La récompense des bonnes actions est fournie par ces actions elles-mêmes, en attendant la rémunération suprême de Celui qui a dit : « Je serai ta grande récompense ».

Heureux ceux qui souffrent, car leur âme s'épure, leur cœur se forme et leur volonté s'affermit. Je ne sais rien de plus beau que les larmes versées pour ceux qu'on aime ! Elles seront comptées au jour de la résurrection prochaine.

VII. — Quand il écrivait ces dernières lignes, il était chrétien déjà. De tant de bonne volonté Dieu ne pouvait être loin. Ce n'est qu'à vingt-six ans que le mouvement sera achevé ; mais il a commencé dès son entrée au service. Dès le début, on le voit retrouver le goût, ou tout au moins l'avant-goût de la prière. La pensée de sa mère, pensée d'autant plus émue qu'il est maintenant séparé d'elle, lui ramène au cœur et déjà presque au bord des lèvres les prières de son enfance, ces prières si tendrement écloses au souffle des baisers maternels : — « Je revois le tableau touchant du petit enfant que j'étais, mi-nu, agenouillé sur mon petit lit, les mains jointes et le regard implorant, pendant que ma mère m'entourait de deux bras protecteurs et me couvrait de baisers. » Un séjour d'un mois à l'Hôpital militaire St-Roch de Nice (hiver 1905) accentue son orientation vers Dieu ; il écrivait plus tard à son infirmière, une Sœur de St-Vincent de Paul :

... Vous aviez deviné en moi une souffrance morale plus intense que la douleur physique ; et, avec la bonté et le tact qui sont votre apanage, vous tâchiez de remédier à celle-là autant qu'à celle-ci. Par les lectures que vous m'avez fourni l'occasion de faire, par vos réconfortantes paroles, par la sérénité, la bonté souriante de votre physionomie, miroir fidèle de la paix et des trésors de bonté de votre âme, vous avez fait pénétrer peu à peu dans la mienne des sentiments d'admiration *pour une religion qui m'était inconnue,* et vous y avez fait naître comme un besoin de la mieux connaître.

Vous avez semé, ma petite Sœur, une semence qui, je l'espère, ne sera pas condamnée à périr...

Il revoit le P. Lambert. Dès le printemps de 1906, celui-ci le juge mûr pour le pas décisif : Léon lui promet de faire ses Pâques, puis recule au dernier moment, sous une de ces impressions de peur où se laissent engourdir, dès que Dieu est en cause, les âmes les plus vaillantes : — « Je ne me suis pas senti assez fort encore pour accomplir la promesse

que je vous avais faite. Je suis encore bien peu solide dans la foi... J'ai besoin d'être éclairé... »

Il était sincère dans son appel de lumière. A dater de ce jour, une correspondance suivie s'établit entre le Père et lui, ayant pour objet principal, sinon unique, les vérités de la foi et les questions religieuses. Il lit, sur le conseil du Père, *Le Doute et ses victimes*, de Mgr Baunard. Il lit d'ailleurs beaucoup de choses : Baudelaire, Catulle Mendès, Renan, etc. voisinent, dans son *Journal*, avec S. Augustin, S. Thomas, Bossuet, de Maistre, Ozanam, Faber... Mais c'est le problème de la douleur surtout qui l'attache ; et c'est au sacrifice, à la grandeur du sacrifice que vont ses pensées... D'autres jours il regimbe, essaie encore de regimber contre l'aiguillon.

La maladie et la mort de son père vont enfin accélérer le mouvement qui emportera toutes les résistances. Ce père bien-aimé, frappé d'une congestion cérébrale en février 1909, rend, après de longs mois de souffrances, son âme à Dieu (27 septembre), muni des sacrements de l'Eglise. Son fils est venu passer à son chevet de longues nuits de veille. C'est au cours d'une de ces nuits que la grâce frappe le grand coup : — « Un soir..., je me surpris à prononcer ces mots : *Mon Dieu !* et à lever mes yeux vers le Christ qui dominait la couche de douleur. Ce fut une révélation ! Ah ! j'avais beau nier et chercher à me prouver la non-existence de Dieu : Dieu venait de se révéler à moi d'une façon inattendue. Je me demandai alors si je n'étais pas la cause du malheur de mon père !... Heure terrible que celle où je me posai cette question ! Je sentis monter du fond de mon être un profond dégoût de moi-même. »

Lui-même cependant, en ces jours de deuil, s'est surmené. Il doit s'aliter à son tour, à l'Hôpital St-Roch. Il y retrouve sa chère Sœur de Charité, qui lui fait lire la *Douleur* de Mgr Bougaud, la *Journée des malades*, de Perreyve. Plus que jamais le mystère de la douleur le hante et le trouble. Le P. Lambert lui en écrit longuement. Mais il ne comprend pas tout. Il se sent enchaîné par des doutes persistants qui ne sont pas, on le sent, des doutes réels, mais des tentations, les derniers soubresauts d'une sensibilité extrême et qui n'est pas domptée, pas soumise encore :

Il me semble qu'il y a une lacune dans mon instruction ; à vous (Père), de la combler. Je suis prêt à vous dire : j'ai soif, je suis avide d'apprendre des choses ignorées jusqu'à ce jour et que mon intelligence ne peut saisir. Déliez mon esprit des entraves qui l'embarrassent. Je serai un grand croyant, lorsque vous m'aurez convaincu...

Il faudra attendre ! Pourquoi donc la vie n'est-elle remplie que de ce mot : attendre ? On n'est jamais heureux ; on a toujours quelque chose à désirer... Je sens que la Foi est une grande chose ; mais je ne comprends pas encore cette Foi, aveugle et mystérieuse, qui permet à l'homme de souffrir sans se plaindre et tout en espérant. La vie m'est tellement à charge, à certaines heures, que si je n'avais, pour me retenir, la pensée de ma mère, je serais tenté de m'en délivrer !... Et puis, faut-il vous l'avouer ? je suis saisi d'une grande crainte, car malgré mon doute, et peut-être même à cause de mon doute, j'ai peur de l'au-delà. Se lancer ainsi dans l'inconnu, froidement, de sa propre volonté, me paraît chose effrayante, en tout cas, impossible. — En lisant ces lignes, vous jugerez de mon tourment. Tirez-moi de cet enfer, mon Père, éclairez-moi, je vous en prie, et vous verrez, lorsque la conviction aura fait son œuvre, à quel point peut se sacrifier votre malheureux enfant.

(A un ami de collège dont il connaît les sentiments chrétiens) : Pourquoi ai-je choisi ce jour (2 novembre) pour vous écrire ?... Vous savez si bien comprendre la tristesse de l'âme, que vous me pardonnerez sûrement de venir troubler un pieux souvenir... Je ne puis éloigner de mon esprit et de mes yeux la vision des douloureux moments que j'ai vécus, le mois dernier (mort de son père, 27 sept.). ...Dans mon isolement, je cherche à résoudre ce problème inextricable de la mort. La solution ne vient pas et j'en suis réduit à accepter l'idée de la séparation de l'âme et du corps, presque avec un sentiment de révolte, quand je considère à quel point cette séparation fut brutale pour celui que j'aimais tant et qui me rendait mon affection en tous points. Et dans le trouble qui m'étreint, j'en suis à me poser des interrogations sans trouver de réponse. Et j'en conclus que la vie n'est qu'un « pourquoi » gigantesque, un « pourquoi » insoluble, et que, malgré toutes les théories séduisantes des penseurs et des philosophes, la réponse la plus consolante est encore celle qu'a su donner l'Eglise... Et à force d'y penser, mon mouvement de révolte tombe, puisqu'il me reste l'espérance !

La mort de son père l'a laissé cependant, lui et sa mère, dans une situation très précaire. Sa mère n'a plus que lui sur qui compter pour vivre ; et lui, il n'a que sa modeste solde de sous-officier. Il saura s'imposer, pour remplir son devoir filial, de réelles privations ; et il le fera avec joie : — « Je suis heureux de cet état de gêne, car il me permet d'employer utilement et pour le bien de ma pauvre maman le peu d'argent que j'aurais été tenté de gaspiller sans cela. »

Il sent que sa générosité, son allégresse à prendre ses responsabilités lui sont comptées par Dieu : — « La mort de mon bien-aimé père m'avait totalement changé le caractère ; maintenant les réflexions journalières que me suggère cette mort sont en train de transformer mes idées. »

Il implore, en une poignante « Méditation », la bénédiction paternelle d'outre-tombe :

Père, où es-tu ?... Pourquoi douter ? Que serais-tu venu faire sur la terre pendant cinquante-six ans ; pourquoi aurais-tu lutté ; pourquoi m'aurais-tu mis au monde ? Pour disparaître à jamais et d'une façon brutale ? Père, je sens que tu vis encore et que la mort est le seuil de la vie, de la vie éternelle, et je prie pour ton repos, et je prie pour ton bonheur ! Père, bénis ton fils !

Le salut pour lui, et immédiat, serait dans la Communion, dans le contact direct avec la « Fontaine de grâces » dont lui parle le P. Lambert : — « Mais je ne me sens pas encore la force de commettre cet acte, et je le prie de différer... Je ne comprends pas assez les mystères de la religion. Je crois à l'existence de Dieu ; je ne dédaigne point de m'associer au culte de la Vierge, qui me charme par la poésie qui s'en dégage. Mais je ne puis m'astreindre encore aux exigences d'une religion que je ne comprends encore qu'imparfaitement... »

Il veut trop comprendre ; il se fie trop à son la-

beur intellectuel, à ses expériences personnelles. Il raconte au P. Lambert qu'il est allé prier longuement sur la tombe de son père, et ajoute : — « J'ai essayé de me mettre en communication avec celui pour qui j'étais tout ; mais mes réflexions furent trop amères, et j'en ai ressenti une certaine désillusion... » Le P. Lambert n'a pas dû en être surpris. Comme notre jeune homme sent bien pourtant que ses objections ne tiennent pas debout ! — « A vous, Père, de donner les derniers *coups de pic* qui détruiront ce *château de cartes,* pour employer vos expressions !... »

Une grande grâce d'apaisement entre en lui, en une fervente méditation du dernier jour de cette « année terrible », comme il l'appelle :

J'ai tenu, en ce dernier jour de l'année 1909, à transcrire ma grande douleur et ma grande infortune... Si j'ai accusé un moment Dieu d'être la source de tous mes maux, je m'en repens sincèrement. Je reconnais maintenant qu'il faut s'incliner devant les desseins de la Providence sans chercher à les raisonner ou même à les comprendre. Dieu fait bien ce qu'il fait ; en me rendant d'un seul coup chef de famille et en m'accablant d'une grande responsabilité, il a voulu mettre en jeu toute ma force et toute mon énergie. J'ai dompté toutes mes passions. Je me suis privé et je me prive du superflu... J'économise... Mais j'envoie de l'argent à ma mère, et je suis content... J'ai confiance en Dieu. Avoir confiance, c'est être fort !

Quinze jours plus tard (14 janvier 1910) :

Maintenant je crois, je crois fermement en la toute-puissance de Celui qui se plaît à m'accabler d'épreuves, mais qui me fera triompher de la douleur et du découragement, car non seulement il est puissant, mais il est bon... Ma vie doit être faite de sacrifices. Je les accomplis avec tout mon cœur, et je ne le regrette pas. Que la volonté de Dieu soit faite !

Il est alors à lire Mgr Baunard, *La Foi et ses victoires,* et *Sonis ;* et sous la grâce de lumière qui rayonne de ces pages, il note :

Je sens que je suis prêt à franchir le dernier pas et que l'heure de ma conversion approche... Seigneur, vous m'avez inondé de lumière ; mes yeux se sont ouverts au rayonnement de votre clarté. Soyez béni ! — J'ai pris le général de Sonis comme modèle. Je veux être, comme lui, un homme de foi et un homme d'honneur, et pouvoir dire en tous lieux : *Seigneur, je suis à vous !*

Le 8 février enfin, à la lecture d'une dernière lettre du P. Lambert :

J'ai lu et relu vos pages... J'ai hâte de franchir le dernier degré... Il faudra que la « libération de ce passé » soit ajournée à samedi, et, dimanche matin, je pourrai aller à la « Fontaine de grâces »... Je mesure maintenant la distance immense parcourue d'hier à aujourd'hui. Hier j'étais le jeune vieux, désabusé, désespéré, mort à la vie ; et aujourd'hui, je me sens régénéré, revivifié, prêt à m'enivrer des horizons nouveaux qui se sont révélés presque subitement, et prêt à entonner un hymne d'allégresse. Je vous dirai mieux, lorsque je serai auprès de vous, le ravissement dans lequel je suis plongé...

VIII. — Le 12 au soir, il était aux pieds du prêtre. Le 13, il communiait :

...Le passé n'existe plus, écrit-il au soir de ce jour. Mon Dieu, oui, vous êtes la voie, la vérité et la vie ! Je suis prêt à entrer dans la lutte du monde, et je ne succomberai plus, je l'espère, puisque vous êtes avec moi et en moi !...

J'ai écrit à maman ce matin : « Marquez la date du 13 février 1910, d'une boule blanche. C'est un jour de *résurrection !* »...

J'ai la Foi ! C'est tout dire. Croire à la vie éternelle, quelle grande chose ! Avoir la force de prier, quelle grande consolation !

Désormais c'en est fini du doute. La foi a pris possession de lui pour toujours. Il fait avec le P. Lambert un pèlerinage d'action de grâces à Lourdes (juillet 1910). On l'envoie, peu après, au Fort du Barbonnet, l'un de ceux qui dominent la Corniche et défendent la frontière du côté de l'Italie. Il est heureux de s'y retremper dans la solitude, dans la pureté de l'air montagnard. Un instant il sent sa ferveur de néophyte s'attiédir : « Pourquoi ? pourquoi ? se demande-t-il humilié... Je ne trouve rien à répondre... Je ne vois là-dedans qu'un manque de volonté... » Enfin il se ressaisit : « Enfin, j'ai repris la prière ! » Il a des pages magnifiques d'émotion reconnaissante sur la prière, les ailes de la prière : « Mon âme ne souffre pas pendant que je prie ». Il lit l'Evangile ; il le médite en compagnie de Bossuet ; il prie sainte Jeanne d'Arc surtout, sa grande dévotion de toujours, celle qu'il a choisie comme patronne de sa vie militaire, modèle de « toutes les qualités du soldat unies aux vertus chrétiennes les plus pures » ; il lui demande chaque jour, dans une prière qu'il a composée lui-même, de faire de lui « un homme d'honneur, un vaillant soldat et un parfait chrétien ».

Il fait son année de St-Maixent (1er octobre 1911-31 août 1912), arbore tout de suite son drapeau de chrétien croyant et pratiquant : il ne s'agit pas précisément, dit-il, « de se faire tolérer, mais de s'imposer et de se faire respecter, par une indomptable fidélité à TOUT son devoir ». Sa foi patriotique aussi : « Ne m'accusez pas d'enthousiasme exagéré. Un soldat français n'est jamais assez enthousiaste ». Sa foi au dévouement, en dépit de certains cours de philosophie où on leur enseigne « que notre activité consciente vise infailliblement au bien-être physique ou moral ; que les exceptions à cette loi ne sont qu'apparentes : le sacrifice, le dévouement absolus n'existent pas... Se sacrifier, se dévouer, ce n'est jamais que préférer la satisfaction d'un sentiment social, familial, patriotique, humanitaire, à celle d'un sentiment égoïste, une joie noble à une joie grossière, ou une souffrance physique à une souffrance morale ». Lui, il a le P. Lambert pour le débrouiller de ce « chaos philosophique » ; mais quel mal un pareil enseignement fait à tant de jeunes gens qui ne peuvent chercher de lumières au dehors, et que retient d'ailleurs la peur du règlement qui défend de « rien divulguer de ce qui se passe à l'intérieur de l'Ecole ! »

Officier au sortir de St-Maixent, sa première pensée est la joie de se sentir « enfin en possession d'une situation » qui lui « permettra de se consacrer au beau rôle d'*éducateur*... » — « Diriger

l'activité de mes hommes vers un horizon moins restreint que celui qui bornait leur champ ou leur usine; leur faire concevoir que l'idéal est mieux que la réalité de la vie; *les aimer beaucoup, pour en être aimé un peu...* »

Il fait choix de Pau comme garnison : il a toujours aimé le Midi, et sa mère, qu'il prend avec lui, y sera moins dépaysée ; puis Pau est une ville de souvenirs historiques, et il espère y trouver aliment à ses études. Il est vite très goûté dans la société de Pau. Des propositions de mariage lui sont faites, deux surtout, fort avantageuses ; il refuse, et en note les raisons dans son Journal : c'est, d'abord, qu'on lui parle trop exclusivement questions d'intérêt, tandis que le mariage, pour lui, c'est l'union intime du cœur et de l'âme ; c'est, ensuite, que sa mère ne paraît pas approuver : elle a une peur qui se comprend si bien, de le perdre ; et puis enfin, c'est que, pour un officier, l'amour de la patrie doit primer tous les autres :

Nous sommes dans une période critique. Les dangers extérieurs s'accumulent. D'un moment à l'autre, la France peut avoir besoin de ses enfants. Si je me marie, si je fonde un foyer, partirai-je pour la frontière d'un cœur aussi léger ?... Ferai-je une abstraction aussi complète de tout mon être ?

En juin 1914, au P. Lambert qui lui propose, comme chaque année, un voyage de vacances, il répond : — « Pas de voyage d'agrément, cette année ; réservons-nous pour le voyage à la frontière, au delà du Rhin... C'est la grande année, l'année de la Revanche. »

Le mois suivant, il est à Lourdes, au Congrès Eucharistique, et il écrit à un ami :

Ah ! que l'on se sent réconforté à la vue de tels spectacles, et que l'on s'estime heureux, dans cette admirable communion de foi, d'adoration, de reconnaissance, de dépendance et d'amour, d'appartenir à cette Eglise catholique, et de se dire fils d'une telle mère !

Huit jours après, c'est le 1er août, ordre de mobilisation. Il communie le lendemain dimanche, et part pour la frontière. Son carnet de campagne, écrit au hasard de ses rares moments de loisir, est admirable de précision, de tenue, d'ardeur militaire, de sens chrétien de la guerre. On en trouvera de nombreux extraits dans le livre du P. Lambert. Il reçoit le baptême du feu le dimanche 23 août (à Montignies, région de Charleroi), désormais ne passe plus de jour sans se battre [1], jusqu'à ce qu'un éclat d'obus l'atteigne mortellement à la tempe droite, le 16 septembre. Il meurt, muni de l'Extrême-Onction, probablement le soir même et peut-être sans avoir repris connaissance (on a là-dessus divers témoignages qui ne concordent pas).

Le P. Lambert a écrit, au titre de son volume : UNE AME VAILLANTE ET RAYONNANTE. Jamais ces deux épithètes ne furent mieux méritées. Cette vie doit rester pour nous un grand exemple. Elle est féconde en leçons que nos confrères seront heureux de présenter à la jeunesse confiée à leurs soins.

IX. — Toutes les cloches ne sonnent pas la résurrection. Nous avons dit l'an dernier et cette année les promesses de renouveau qui nous viennent (et nous venaient déjà avant la guerre) du monde de l'enseignement primaire laïque, instituteurs et institutrices. Voici maintenant un autre son de cloche, qu'il faut enregistrer aussi, pour ne pas perdre de vue l'étendue du mal.

Les syndicats minoritaires d'instituteurs, — les extrémistes de l'enseignement primaire, qui, pour n'être que des minoritaires, restent cependant 13.000 (treize mille), — ont tenu cet automne (25-27 septembre) leur assemblée générale à Orléans ; et ils ont décidé d'adhérer à la IIIe Internationale, l'Internationale de Moscou : — « Nous sommes prêts, avait dit l'un de ces maîtres (M. Mayoux), à collaborer avec le parti qui agira révolutionnairement, non en paroles, mais en action. »

Depuis, ils ont voulu préciser leur pensée. Ils ont écrit ceci dans leur revue, *L'Ecole émancipée* (octobre) :

« La société actuelle chancelle sur ses bases. Après avoir fait périr 15 millions d'hommes pour essayer de se sauver, elle ne peut plus s'arrêter dans la voie du crime : elle est obligée de continuer le massacre. Le sang de ses martyrs l'étouffe, et elle en sacrifie toujours de nouveaux à sa soif de domination. Mais rien ne la sauvera. Les colères qui grondent de toutes parts sont annonciatrices de grands événements. Aussi dans *l'Ecole émancipée* et dans nos syndicats nous travaillerons à l'élaboration du monde nouveau à édifier sur les ruines de celui qui s'effondre dans le sang et dans la boue. »

Dans la même revue, M. Emile Chauvelon, professeur de lycée à Paris, déclare qu'il tient à placer son article de rentrée « sous l'invocation des Bolcheviks, nos guides, nos apôtres et nos martyrs » ; à dire hautement qu'il ne connaît rien de plus grand et de plus beau au monde que le bolchevisme ; que tous ses camarades ont deux devoirs : sauver le bolchevisme là où il existe, en Russie, puis travailler à le réaliser partout ; qu'ils doivent fonder « l'école du prolétariat, » celle « qui correspond à la dictature du prolétariat, forme nécessaire de la révolution communiste » ; qu'il faut être intolérant, qu'on ne le sera « jamais assez » ; que quiconque n'est pas absolument avec lui est contre lui et qu'il le tient pour un ennemi

[1] Il éprouve, lors de son premier assaut, quelque chose du phénomène doctement décrit par les physiologistes (cf. *Ami* 1913, p. 445) et auquel n'échappent pas les héros, un Henri IV, un Turenne, un Ney, le brave des braves, qui s'écriait un jour : « Quel est le Jean-F... qui n'a jamais eu peur ? »

« L'instinct de la conservation s'éveille en moi, note notre jeune officier. Je tremble ; je sens que je deviens pâle ; une sueur froide coule de mon front. Vite, je cache cette émotion à mes hommes ; je redis tout bas ma prière à la B. Jeanne d'Arc. Je me ressaisis, et, tout à coup, je m'élance. Ça y est : la bête est vaincue. Je pousse un cri de triomphe et, radieux, je me retourne vers mes hommes en criant : *En avant !* »... On s'élance... Salve d'artillerie ennemie :

« Quelques-uns de mes hommes, dont un sergent, tombent autour de moi. L'un d'eux a le ventre ouvert et hurle au secours en retenant ses entrailles avec ses mains ; un autre a la figure à moitié emportée et est tombé à terre, tournant vers ses camarades une plaie hideuse à voir. Des hommes du 12e régiment (le sien est le 18e) fuient à droite et à gauche. Oh ! alors, c'est la minute d'épouvante ! Un certain nombre de mes soldats reculent ; ils veulent s'enfuir aussi. Je m'élance au-devant des couards ; je tire mon revolver et je menace de tirer sur celui qui fera un pas de plus en arrière ! Je suis très résolu, et la menace produit son effet. Les hommes se recouchent aussitôt, et je les oblige à ramper jusque sur l'alignement de ceux qui n'avaient pas bronché... »

contre qui il a une « haine absolue et systématique, calme comme la raison, tenace comme la justice, une haine vengeresse et sainte » ; etc...

Ces malheureux ne sont pas tout l'enseignement primaire. Ils sont bien trop nombreux pourtant. Quelle est, en regard, la proportion des instituteurs publics franchement catholiques ? Les données nous manquent. Pierre Lamouroux avait làdessus, au lendemain de sa conversion (printemps de 1914), des vues magnifiquement intéressantes (*Ami* 1919, p. 1127, col. 2) ; mais il est tombé aux tranchées, avec plusieurs de ses compagnons de la première heure, et le groupement ne s'est pas reconstitué encore. Aux vacances scolaires de cette année, on a projeté une organisation qui agrégerait les instituteurs à l'un des groupements déjà existants d'institutrices : l'ancien *Bulletin des Institutrices catholiques de l'Enseignement primaire* est devenu (octobre 1920) le *Bulletin national des Instituteurs et des Institutrices catholiques de l'Enseignement public* et paraît désormais sous une firme parisienne (libr. Beauchesne). Nous ne pensons pas que ceci puisse être définitif. Il faut que les instituteurs aient leur organe à eux. Le *Bulletin* de Lyon a été fondé (et reste dirigé) par et pour des institutrices. Souhaitons qu'il s'adapte à ses nouveaux destinataires ; mais ce n'est pas l'épithète de « national » dont il s'affuble aujourd'hui et que l'on ne s'attendait point à trouver en cette affaire, qui l'y aidera. Il y a bien un *Bulletin* unique pour *les Professeurs catholiques de l'Université* (Lyon, rue Molière, 71) ; mais le cas n'est pas le même, et il n'y a pas parité entre l'enseignement primaire d'un côté et les enseignements secondaire et supérieur de l'autre. D'ailleurs, dans ces deux derniers ordres d'enseignement, le personnel féminin est en trop faible minorité pour avoir son *Bulletin* spécial. Peut-être le personnel masculin catholique de l'enseignement primaire est-il en nombre trop minime, lui aussi ; et c'est précisément ce qui serait regrettable.

Le *Bulletin national* d'octobre débute, sous couleur d'appel à la fusion, par une attaque contre un autre groupement d'institutrices catholiques, les *Davidées*. La Directrice du Bulletin des Davidées a reçu à ce propos une lettre de l'archevêque de Chambéry (qui, au temps de son épiscopat à Digne, a présidé à la naissance du groupe) :

« J'ai béni l'œuvre et le Bulletin des Davidées dès leur début, écrit Mgr Castellan, et je n'ai cessé de m'intéresser à leur développement.

« Mgr de Gap et Mgr de Digne accordent aussi à l'œuvre et au Bulletin leur bienveillante protection... Votre Bulletin s'imprime sous la haute surveillance de Mgr l'archevêque d'Aix-en-Provence... Quant à votre ligne de conduite au sujet d'une fusion proposée avec un autre Bulletin, estimable sans doute, mais dont la direction m'était inconnue, *j'en accepte toute la responsabilité*. J'estime qu'il vaut mieux deux œuvres qu'une seule, deux Bulletins qu'un Bulletin unique, chacun avec son esprit, sa note propre et son caractère.

« L'un et l'autre peuvent, en cas utile, exercer une action commune, non pas en vivant et en agissant sous l'impulsion d'un comité quelconque, mais en restant soumis à la haute direction et aux conseils des Evêques qui sont leurs guides et leurs protecteurs-nés. »

La lettre de Mgr de Chambéry éclaircit tout. Tout rentrera dans l'ordre. Les deux Bulletins se développeront dans la paix. Nous les avons annoncés l'un et l'autre quand pour la première fois il a été question ici de ce renouveau catholique (*Ami* 1919, p. 1131). C'est le Bulletin des Davidées qui a le plus retenu, alors et depuis, notre attention. Nous l'avons cité souvent (1920, p. 92-93 ; 291-2 ; voir encore, dan son n° de novembre, p. 18-20, une ravissante méditation d'une institutrice chrétienne sur la discipline, sur l'équilibre si difficile et pourtant si nécessaire à sauvegarder entre la bonté et la fermeté). Nous y trouvons, non plus une simple Revue avec dissertations plus ou moins doctes qui ne s'adressent pas à nos lecteurs, mais vraiment *le trait d'union* idéal entre âmes qui veulent se soutenir et s'entr'aider sur le chemin du ciel. On s'y sent dans une atmosphère unique de simplicité, d'humilité, de confiance, de recueillement, de dévouement, de charité, « fleur des montagnes, » dit Mgr Castellan, dont le parfum « est de ceux qui conservent les fondations durables et fécondes. » C'est ce parfum dont nous voudrions voir imprégnées toutes nos réunions de jeunes filles, dans nos pensionnats, dans nos paroisses chrétiennes. Et c'est à ce titre que nous signalons et signalerons le Bulletin des Davidées à nos confrères du saint ministère. Leurs jeunes filles y prendront, dans ces échanges de vues, dans ces « Extraits de lettres d'amies, » un modèle exquis du ton et de l'esprit d'intimité chrétienne qui doit régner entre elles. Daigne Dieu maintenir les Davidées toujours dans l'humilité de leur berceau et pénétrer du même esprit tous nos groupements chrétiens !

X. — Les protestants suisses prennent ombrage du rétablissement projeté de relations officielles entre la Suisse et Rome ; et leur *Semaine Religieuse* (citée dans *Le Christianisme au XX*e *siècle*, journal des Eglises réformées évangéliques de France, hebdomadaire, n° du 28 octobre) y voit, pour eux, la menace d'une rupture d'équilibre au profit des catholiques :

« *La hiérarchie romaine exerce une sorte de prestige*, dit-elle, *non seulement sur le public, mais même sur les autorités officielles*, qui rendent aux évêques des honneurs qu'elles n'ont pas l'idée d'accorder aux ministres du culte protestant. Il semble que, pour elles, il n'y ait pas de milieu entre le Culturkampf et une attitude contraire à la neutralité ecclésiastique. Dans ces circonstances, le protestantisme suisse doit prendre conscience de lui-même. *Il a besoin d'un organe qui puisse parler en son nom.* Les Eglises des cantons ne suffisent pas pour accomplir cette mission. *C'est la Fédération ou la Conférence des Eglises réformées qui doit s'en charger.* Si le projet concernant la nonciature se réalise, la Conférence devra, à mon avis, demander respectueusement au Conseil fédéral de veiller à ce que ce fait ne rompe pas l'équilibre à notre détriment. »

Enregistrons avec bonheur cet aveu du prestige de la hiérarchie romaine, du besoin qu'à leur tour

ils éprouvent d'une hiérarchie couronnée par un pouvoir central qui puisse parler et s'imposer en leur nom. Dieu veuille que ce soit pour eux une première aube de salut, et que le besoin crée chez eux l'organe, c.-à-d. les amène à l'organisme divinement établi pour remplir dans l'Eglise la fonction hiérarchique !

XI. — Vient d'être mis en vente le t. XX des **Œuvres** de S. François de Sales (Xe volume des **Lettres**) de la grande et définitive édition d'Annecy, gr. in-8 de xviii-482 p., Lyon, Vitte, 10 f. 50 (autrefois 8 f. : les Visitandines d'Annecy ont réduit la majoration à un minimum; il est vrai que le volume a été imprimé dès 1918, alors que le prix du papier était loin encore des inflations actuelles). Ce volume comprend les lettres écrites en 1621 et 1622, qui fut la dernière année de la vie du Saint. Un dernier volume (le XIe des Lettres) donnera les Lettres non datées, celles qui ont été communiquées trop tard pour être insérées à leur place chronologique, enfin une étude générale sur la Correspondance du Saint.

270 lettres dans le volume que nous annonçons, dont 36 inédites (sans compter plusieurs fragments et la plupart des pièces données en Appendice, qui paraissent ici pour la première fois). On y remarque, dès le premier coup d'œil, un nombre exceptionnel de lettres de condoléance : c'est qu'en effet l'on était alors aux premières années de la Guerre de Trente ans. Un nombre toujours croissant aussi de lettres de recommandation : on savait le Saint si bon, si estimé aussi partout ! et comment des lettres aussi divinement bien tournées, sans l'ombre de mensonge ni de flatterie mondaine, n'eussent-elles pas trouvé tout droit le cœur de gens pour qui ce devait être la plus charmante des nouveautés que cet accent inimitable de sincérité, de droiture, de dignité, de dévouement dans la supplique !... Autre trait. Comme s'il avait le pressentiment que sa fin est proche, il revient souvent sur son désir de répondre aux vœux de « tant de gens de bien » qui attendent de lui toute une bibliothèque de traités de spiritualité. Il ne s'y est jamais refusé; dès 1609, il en entretient un de ses correspondants; mais en ces derniers mois de sa vie, il y songe avec plus d'instance. Seulement, pour cela, il lui faudrait un peu de temps pour se donner à la contemplation, pour « estre un peu en repos aux pieds de Nostre-Seigneur » : là il apprendrait « certaines choses » qu'il pourrait « laisser très utilement à la postérité par escrit... Mais après cela je proteste que je ne veux rien que vivre et mourir en la grâce et volonté de Dieu » (lettre de juillet-août 1622, quelques mois avant sa mort). Imitons-le ; et bénissons Dieu, qui, s'il a rappelé à Lui notre Saint à l'âge de cinquante-cinq ans, a daigné en revanche inspirer à son Eglise un goût si salutaire et si fécond pour toutes les belles choses qu'Il lui a laissé le temps d'écrire.

XII. — La revue *Les Etudes* (fondée, comme chacun sait, par des PP. de la Compagnie de Jésus) a pris cette année la très heureuse initiative de publier à part, sous ce titre général : Studia pacis, quelques-uns des articles dont on ne saurait trop souhaiter la diffusion dans le grand public, très au-delà des limites du public même de la plus répandue des Revues catholiques.

Dix-sept fascicules déjà ont paru : *La Nouvelle Théosophie*, du P. de Grandmaison, directeur des *Etudes*, in-8 de 56 p., 1 f. 25 (étudié ici déjà quand parurent les articles) ; — *Le Célibat des Prêtres*, par H. Auffroy, 0 f. 75 (analysé ici aussi : apologie admirablement démonstrative et touchante de la loi du célibat ecclésiastique ; très riche thème d'instruction pour notre peuple et de méditation pour nous-mêmes) ; — *L'Ame française, Souvenirs de guerre*, par F. Jamin, 0 f. 75 (donné d'abord sous forme de conférence aux Facultés catholiques de Lyon : synthèse très heureuse, et commode, de toute une moisson de beaux sentiments et de beaux exemples cueillis à pleines mains aux tranchées et dans les batailles) ; — *Assurons aux Russes des prêtres catholiques russes*, par M. d'Herbigny (notre meilleur connaisseur des choses de l'Eglise en Russie), 0 f. 75 ; — *L'Expérience bolcheviste en Hongrie*, par Al. Stauder, 0 f. 50 ; — *La Crise de l'Autorité et l'Armée future*, par le capitaine M., 0 f. 75, et *Le Principe d'Autorité et les Exigences sociales du temps présent*, par A. Valensin, prof. de théol. aux Facultés de Lyon, 0 f. 75 ; — *L'Instruction secondaire des jeunes Françaises, Enseignement laïque et Enseignement catholique*, par Y. de la Brière, 0 f. 75 (discussion très avertie d'un des plus délicats problèmes de l'éducation féminine d'aujourd'hui) ; — *Une forme intégrale d'Education familiale et ménagère*, par L. Roure, 1 f. : leçons de l'expérience des siècles passés (les *Livres de Raison ;* Religieuses enseignantes ; Fénelon ; Saint-Cyr) et de l'expérience de l'âge contemporain (Dupanloup, la Rév. Mère Stuart, l'Institut familial Jeanne d'Arc d'Argenteuil, etc.) ; — *Atonie et Alcoolisme*, par L. Roure, 0 f. 75 ; — *Instituts professionnels et Collèges indépendants*, par J. Berteloot, 0 f. 75 (est-ce possible d'avoir des collèges indépendants ? Oui, puisque cela est, témoin la tranformation de l'Institution St-Joseph d'Epinal en collège d' « Enseignement secondaire industriel, » témoin encore et surtout l'*Institut catholique d'Arts et Métiers* de Lille) ; — *L'Idée de Patrie* (éléments d'ordre physique, d'ordre historique, d'ordre moral), par J. Rullier, 0 f. 75 ; — enfin une série de travaux du grand maître ès études sociales de la Revue, le P. du Passage : *La Révolution économique et la Transformation sociale ; — Les Tendances et les Variations du Syndicalisme révolutionnaire ; — L'Avenir du Syndicalisme ; — Les Ascendants intellectuels de la C. G. T. ; — Ce que le Socialisme tient de J.-J. Rousseau* (toutes brochures à 0 f. 75, sauf la dernière, qui est à 0 f. 50).

LITURGIE

Q. — La cérémonie de la première pierre d'une église a été faite. On voudrait faire *consacrer un autel* (qui a toutes les qualités requises) dans la chapelle provisoire. Cet autel sera plus tard, dans la grande église, l'autel d'une chapelle latérale.

1° Cet autel transporté dans la grande église conservera-t-il sa consécration ?

2° Cette consécration d'autel dans la chapelle provisoire empêcherait-elle la consécration de la grande église ?

Je vous pose ces questions parce que l'opinion suivante a été émise : « Si actuellement l'autel (qui sera l'autel d'une chapelle latérale) est consacré dans la chapelle provisoire, il faut renoncer pour l'avenir à la consécration de la grande église. Il faut choisir entre ces deux consécrations. » Et cette opinion est défendue par un personnage haut placé dans la hiérarchie ecclésiastique. Qu'en pensez-vous ?

R. — Ad I. Gardellini, commentant le décret du 15 mai 1819, n. 2599, fait remarquer qu'un autel fixe qui est consacré perd cette consécration quand la pierre d'autel est séparée de la base à laquelle elle a été unie par les onctions de l'évêque ; mais il ne la perdrait pas s'il était transporté tel quel et tout d'une pièce du lieu où il a été consacré dans un autre. « Ratio est quia, licet altare fixum in hoc differre videatur ab altari portatili, quod hoc sit transferabile de uno loco ad alium, ipsum vero non ita, proindeque fixum dicatur et immobile ;